La dimension éthique de la médecine et du soin

Eric Delassus

▶ **To cite this version:**

Eric Delassus. La dimension éthique de la médecine et du soin. 2013. hal-00941546v2

HAL Id: hal-00941546
https://hal.science/hal-00941546v2

Preprint submitted on 6 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La dimension éthique de la médecine

À la question de savoir ce qu'est la médecine, nous serions aisément tentés de répondre aujourd'hui qu'elle est une science car il est indiscutable que la connaissance et la démarche scientifique sont aujourd'hui au cœur des pratiques médicales. Cependant, ce n'est pas parce que la médecine emprunte certaines de ses méthodes à la science qu'elle se réduit à sa dimension scientifique, elle manifeste également une dimension technique essentielle. En effet, si la médecine n'était qu'une science son objectif principale serait essentiellement théorique et son activité se limiterait à la recherche de la connaissance. Or, il n'en est rien, le rôle et la mission du médecin, c'est avant tout d'agir et de produire un effet bénéfique sur l'organisme du malade, c'est pour quoi, les anciens l'avait déjà perçu, la médecine relève de ce que les grecs nommaient une *teknè*, c'est-à-dire une activité de production accompagnée de règles. Elle est d'abord une pratique ayant pour fin de produire la santé, concept sur lequel il convient également de s'interroger car il n'est pas certain qu'il soit un concept médical. La santé, qui signifie aussi le salut, possède comme la médecine une dimension éthique qu'il est nécessaire de percevoir pour pratiquer une bonne médecine. Quoi qu'il en soit avant d'être une science la médecine relève de la technique - même s'il est vrai que depuis Descartes et la révolution scientifique du XVII^{ème} siècle la frontière entre science et technique soit devenue de plus en plus ténue principalement avec la naissance au XX^{ème} siècle de la technologie, technique fondée sur la science qui envahit aujourd'hui toutes nos pratiques et tout particulièrement la pratique médicale. En effet, lorsque dans la 6ème partie du *Discours de la méthode* Descartes réclame une plus grande collaboration entre les sciences et les techniques de manière à nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature[1] », il initie ce qui deviendra quelques siècles plus tard l'ère de la technologie, c'est-à-dire d'une union quasi fusionnelle de la science et de la technique. Il convient d'ailleurs de souligner que l'art auquel pense

[1] « Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. », René Descartes, *Discours de la méthode*, Sixième partie, Œuvres publiées par Charles Adam et Paul Tannery, volume VI, Paris, Vrin, 1996, p. 61-62.

Descartes lorsqu'il évoque ce mariage de la science et de la technique n'est autre que celui de la médecine[2].

L'emploi de mot art peut d'ailleurs nous donner également à réfléchir. En effet, ce terme signifie initialement la même chose que celui de technique, il vient du latin *ars*, tandis que technique vient du grec *teknè*. Ces deux termes désignent à l'origine une activité de production. Cependant, le mot art a évolué pour en arriver à désigner les beaux-arts, mais quelque chose est resté de son sens initial lorsque par exemple on parle de l'art de certains artisans. On désigne par là la capacité, dont ils font preuve, de savoir adapter la règle générale de leur pratique aux situations singulières qu'ils ont à traiter. Alors que la technique fonctionne de manière mécanique et aveugle, l'art sait s'adapter au singulier. En ce sens la médecine et toutes les activités de soins peuvent s'apparenter à un art dans la mesure où il y a une nécessaire adaptation du praticien à la singularité du patient. Établir un diagnostic, administrer un traitement, faire la toilette d'un malade cela demande de l'intuition, du tact, une certaine capacité à appréhender la particularité des situations qu'aucune maîtrise technique ne suffit à remplacer. Pour reprendre ce qu'écrit Georges Canguilhem dans son célèbre ouvrage sur le normal et la pathologique :

> Nous attendions précisément de la médecine une introduction à des problèmes humains concrets. La médecine nous apparaissait, et nous apparaît encore, comme une technique ou un art au carrefour de plusieurs sciences, plutôt que comme une science proprement dite[3].

Faire de la médecine un art, au sens où nous venons de l'entendre, nous rapproche progressivement de l'éthique dans la mesure où l'éthique n'est pas la morale et consiste précisément en l'appréhension des situations singulières pour faire au mieux, pour viser le préférable et pas nécessairement réaliser un bien idéal et trop souvent inaccessible. Tout comme les termes art et techniques, les termes de morale et d'éthique signifient initialement la même chose, le premier terme provenant du latin tandis que le second vient du grec. C'est d'ailleurs, comme pour le cas précédent, l'usage qui, au cours du temps, a fait évoluer leurs significations. En effet, morale et éthique désignent initialement ce qui concerne les mœurs, c'est-à-dire notre conduite habituelle. Chez les grecs anciens

---

[2] « Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. », *Ibid.*, p. 62

[3] Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, PUF., 10° édition, « Quadrige », Paris, 2005, Introduction, p. 7-8.

l'*ethos* d'un homme désigne sa manière de se comporter et d'être, ses habitudes. Il y'aurait, parait-il, une autre signification du terme *ethos* qui renverrait à la notion de lieu d'habitation, mais comme son nome l'indique l'habitation est l'espace de nos habitudes et ces deux étymologies ne sont donc pas sans lien. Sur le plan de l'éthique au sens où nous l'entendons aujourd'hui notre *ethos*, notre lieu d'habitation n'est autre que l'humanité elle-même et toute la question est justement de savoir comment agir pour agir humainement, pour agir comme il convient. Et si la médecine et le soin présentent cette indéniable dimension éthique c'est que précisément ils interviennent sur l'être humain et nous interroge sur la manière dont nous devons considérer l'autre à qui nous avons affaire, celui qu'on appelle le patient, parce qu'il pâtit, parce qu'il attend des soignants quelque chose, mais que l'on ne peut installer dans un statut de totale passivité si l'on veut préserver ce qui fait son humanité, si l'on veut que le relation que l'on entretient avec lui reste une relation authentiquement humaine. En effet, si la médecine a à voir avec la science, la technique et l'art, elle ne peut en rester là, sinon sa pratique ne relèverait que de la simple habileté, or la médecine n'est pas seulement affaire de connaissance et de compétence, elle est aussi affaire d'humanité. Comme le fait très justement remarqué Platon dans *la République* ce n'est pas tant la compétence qui fait le médecin que ce qu'il en fait car il peut tout aussi bien utiliser son savoir faire pour soigner et tenter de guérir que pour transmettre la maladie à qui est en bonne santé. Dans le premier cas il sera effectivement médecin, mais dans le second il ne sera qu'un empoisonneur et un criminel. Être médecin suppose donc un engagement, c'est d'ailleurs cet engagement qui est symbolisé par le serment d'Hippocrate que l'on demande à chaque médecin de prononcer avant de pouvoir réellement exercer. Nous ne nous attarderons pas sur le contenu de ce serment et son évolution depuis Hippocrate jusqu'à la version actualisée qui est aujourd'hui officiellement utilisée, mais nous nous intéresserons plutôt ici à l'acte même du serment. Celui-ci peut, en effet, apparaître comme une sorte de rituel à caractère légèrement folklorique sans grande incidence sur la conduite du médecin, sur l'e*thos* qui sera ensuite le sien. Il n'empêche que ce serment va beaucoup loin qu'un simple engagement du fait même que je le jeune médecin est dans l'obligation de le prononcer. Comme le fait remarquer Laurent Ayache ce serment n'est pas simplement un engagement par lequel le médecin s'oblige à exercer justement son art, mais l'acte par lequel un homme devient véritablement médecin[4]. Il relève de ces énoncés que les linguistes, comme Austin, qualifie de *performatif*, c'est-à-dire d'un discours qui modifie d'une certaine manière le réel

[4] « Le serment hippocratique est une définition de l'art médical. Prêter serment, c'est non pas, étant médecin, jurer que l'on sera de surcroît honnête et juste, mais devenir médecin par la vertu performative de la parole. », Laurent Ayache, Hippocrate, p. 73, Que sais-je ? N° 2660, P.U.F., 1992.

au même titre que peut le faire la formule « je vous déclare unis par les liens du mariage » prononcée par le maire lorsqu'un couple s'unit officiellement. Qu'on le veuille ou non la réalité de la relation entre les deux conjoints n'est plus la même avant et après. Personne n'est dupe, tout le monde sait qu'il pourra y avoir des infidélités mais elles n'auront plus le même sens avant et après. Il en va de même avec ce serment. Il y a un avant et un après. On peut espérer que pour certains il provoquera la prise de conscience de la lourdeur de la responsabilité à assumer, lorsque cette conscience ne s'est pas encore réellement affirmée. Mais, même pour les autres, ceux qui n'envisagent cette profession que pour le statut social ou les revenus qu'ils espèrent en tirer, cet acte joue un rôle symbolique majeur.

Ce que ce serment signifie, c'est que par son histoire même et sa tradition la médecine refuse de se définir essentiellement en termes de savoir et de compétences, mais qu'elle se définit par sa dimension éthique qui est de prendre soin de la santé du malade. C'est pourquoi d'ailleurs mon propos vaut autant pour les médecins que pour les soignants, car si l'on peut à juste titre dissocier le *cure* et le *care*, les tâches thérapeutiques et les tâches de soin, c'est toujours de la santé du malade que l'on prend soin.

C'est d'ailleurs sur cette notion de santé que je voudrais ici poursuivre mon analyse et ma réflexion sur la dimension éthique de la médecine. Il me semble, en effet, que cette dimension réside en grande partie dans la définition de ce concept qui, loin d'être un concept médical, est, comme je l'ai dit précédemment, un concept tout d'abord essentiellement éthique qu'il est nécessaire de définir précisément. Ce travail de définition va d'ailleurs me permettre au passage d'insister sur la nécessité de la réflexion philosophique en éthique médicale. S'il ne peut y avoir de bonne médecine qu'éthique, il ne peut y avoir d'éthique véritable que reposant sur une réflexion philosophique rigoureuse et tout d'abord sur un travail de définition des concepts que l'on utilise. Le concept d'éthique lui-même réclame un tel travail, travail dont nous n'avons jusque là effectué qu'une ébauche, mais qui demanderait des développement plus approfondis. On pourrait faire de même à propos des concepts de respect, de dignité, de bientraitance ou de maltraitance. Faire l'économie d'un tel travail, c'est nécessairement choisir de se laisser guider par ses seuls affects, sa seule intuition, qui s'ils doivent être pris en compte ne doivent pas nous dominer car ils sont le plus souvent à l'origine des bonnes intentions dont l'enfer est pavé. La plupart des soignants ayant pratiqué des euthanasies sauvages étaient très souvent pleins de compassion pour leurs victimes. Il n'empêche qu'ils ont ôté la vie à des personnes dont le souhait le plus cher n'était peut-être pas, malgré leurs souffrances, de quitter cette vallée de larmes à laquelle ils trouvaient peut-être encore quelques charmes. Aussi, l'éthique purement compassionnelle est-elle trop souvent

dangereuse et c'est pourquoi il faut lui préférer une éthique conceptualisée, certainement plus austère et ardue, mais beaucoup moins risquée.

C'est donc par une réflexion sur le concept de santé que je terminerai mon intervention en insistant sur le fait que la santé ne se définit pas négativement comme l'absence de maladie, car il est finalement assez difficile de savoir si la différence entre la santé et la maladie est une différence de nature ou de degré. Les mieux à même de définir ce qu'est la santé ce sont le plus souvent souvent les malades eux-mêmes. C'est d'ailleurs ce que pense Georges Canguilhem lorsqu'il écrit dans *Le normal et le pathologique* que c'est d'abord le malade qui se sent malade et qui juge qu'il est en bonne ou mauvaise santé. La question se pose d'ailleurs de savoir si l'on peut considérer une personne malade tant que sa pathologie est asymptomatique ? Entendons nous bien, je ne suis pas en train de dire ici qu'il ne faut pas traiter les patients avant que les symptômes se fassent sentir, c'est même ce qu'il y a le plus souvent de mieux à faire, la question que je pose est celle de savoir si ce que l'on traite est la maladie présente ou la maladie à venir qu'un certain nombre de signes objectifs annoncent. La maladie, quant à elle, n'a rien d'objectif, elle est de l'ordre du vécu, la maladie comme l'écrit Georges Canguilhem « c'est ce qui gêne les hommes dans l'exercice normal de leur vie et dans leurs occupations et surtout ce qui les fait souffrir[5]. ». Par conséquent la santé, c'est avant tout ce qui permet à la personne de bien vivre. Pour employer le vocabulaire d'un philosophe qui m'est cher, Spinoza, je dirai que la santé de chacun c'est sa puissance d'être et d'agir, ou pour parler comme les grecs c'est la condition de la vie bonne, c'est ce qui correspond aux normes en fonction desquelles chacun estime que sa vie mérite d'être vécue. C'est pourquoi la santé désigne initialement ce qui nous sauve, puisque étymologiquement le mot santé a la même origine que celui de salut.

Le danger serait alors que la médecine décide pour chacun ce qui doit le sauver, ce que doit être pour lui la vie bonne. Là où la médecine s'éloigne de l'éthique c'est peut-être lorsqu'elle devient trop normative et qu'elle ne laisse plus le malade définir par lui-même ses propres normes de vie. En conséquence, si la médecine et le soin présentent une dimension éthique essentielle c'est parce qu'ils se pratiquent toujours dans le cadre d'un rapport à autrui dont la complexité est irréductible. Le patient est un autre, et l'autre a beau être mon semblable, il n'est pas moi ; ce qui fait son altérité m'échappe nécessairement. C'est d'ailleurs ce qui rend difficile la compréhension de l'autre et la communication avec autrui. Ce qu'il pense, ce qu'il ressent, je ne pourrais jamais le connaître avec certitude, de même qu'il est très difficile de lui communiquer ce que je pense et ce que je ressens. Il faut donc être à son écoute et, sans être toujours certain de

[5] Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, PUF., 10° édition, « Quadrige », Paris, 2005, p. 52.

bien le comprendre, l'aider à mieux se comprendre lui-même pour mieux cerner son véritable désir, pour mieux déterminer avec lui les normes de vie en fonction desquelles il va orienter ses choix et définir ce qu'est pour lui la véritable santé.

Aussi, pour que se manifeste leur dimension éthique, la médecine et le soin doivent-ils avoir la rigueur de la science, l'efficacité de la technique et la subtilité d'un art, c'est-à-dire être en mesure de prendre en considération la vulnérabilité et la singularité du patient pour s'inscrire dans le cadre d'une relation foncièrement humaine, relation entre deux ou plusieurs subjectivités, deux ou plusieurs altérités, afin de décider avec le patient quelles orientations prendre pour améliorer sa santé.